

plicité primitive de leurs mœurs et de leurs coutumes. Leur langue est l'arabe, qu'ils ont la prétention de parler dans sa plus grande pureté. Les tribus du désert vivent dans une grande indépendance; mais les plus voisines d'Alger ont été soumises, et leurs mœurs se sont altérées par la fréquentation des Maures et l'obéissance à un gouvernement corrompu.

L'unique occupation des Arabes se réduit au soin de leurs troupeaux, de leurs chevaux, à la chasse et à la guerre; quand ils entrent en campagne, ils sont suivis de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs troupeaux. Toute leur richesse consiste dans le bétail qu'ils élèvent et dans leurs chevaux. Beaucoup de chefs ont en outre un grand nombre de ceux-ci pour le transport de leurs marchandises. On ne tue qu'une partie du bétail, parce qu'il ne faut guère aux Bédouins que de la laine et du lait. Les femmes prennent soin des ruches d'abeilles, et élèvent des vers à soie. Elles lissent les étoffes et la toile sur des métiers placés dans les tentes, et au lieu de se servir d'une navette, elles emploient leurs doigts à passer le fil. Elles font encore une bonne étoffe avec des poils de chameau et de chèvre; la préparation du maroquin est encore de leur attribution. Les peaux sont ouvrées de manière à avoir la contexture du papier; on les teint ensuite de diverses couleurs, et dans cet état elles servent à un grand nombre d'usages. On découpe

des brides qui sont d'un seul morceau; il y a des joailliers ambulans qui font des bagues et d'autres ornemens pour les deux sexes.

Il y a parmi les Bédouins des foires et des marchés qui se tiennent chaque jour de la semaine à l'exception du vendredi. On rencontre sans cesse de nombreuses troupes de danseurs, de magiciens, de charlatans qui amusent le peuple, ou vendent leurs drogues à une foule crédule.

Les Bédouins sont divisés en un grand nombre de tribus éparses, appelées aussi *Kabiles* et vulgairement *Nege*; il y en a d'errantes, il y en a de fixes. Quelques tribus néanmoins demeurent stationnaires plusieurs années, pendant que d'autres changent fréquemment de position, en payant une petite rente pour les terres qu'elles cultivent ou sur lesquelles vont paître leurs troupeaux. Il y a des tribus plus nombreuses et plus puissantes que les autres, comme celle de Beni-Mezzaab, aux approches du désert d'Angad; celle de Psummara, tribu guerrière du côté du mont Atlas; celle de Gamma, qui habite la montagne de Conco; celle de Beni-Abbas sur la grande route de Constantine, enfin celle des Bédouins de Zaab, qui descend des anciens Mélanogétules.

Quand les Arabes ont trouvé un terrain assez riche pour nourrir leurs bestiaux, et dans lequel ils croient eux-mêmes être en sûreté, ils y éta-

blissent leurs tentes; un camp se forme d'après le nombre des familles. Ces associations ou camps volans se nomment *dowars*, C'est une coutume générale que chaque tribu change de position une fois l'année, et cela pour donner le temps à la terre de se refaire. Si elle produit de nouveau, les Arabes y reviennent; mais à chacun de ces changemens il est nécessaire d'avoir la permission du dey d'Alger, auquel les Bédouins qui habitent ou bordent son territoire sont obligés de payer un tribut; ce tribut est le dixième de ce que l'on possède, et cette réquisition est connue sous le nom de *garem*.

Quelques tribus ne changent point le lieu de leur séjour, et ne vivent point sous des tentes; elles sont stationnaires, et habitent de petits villages appelés *dascars*. Ces villages se composent de huttes de gazon, ou formées de briques prises dans de vieilles ruines. Les *dascars* ne sont point aussi commodes que les *dowars*, et leurs habitans ne jouissent pas d'autant d'abondance et de prospérité que ceux des tentes. Chaque tribu arabe à un chef qui porte le nom de *scheik*, qui veut dire ancien. Il a la police et la souveraine autorité dans la tribu. Il est élu parmi les plus âgés et les plus estimés de la tribu.

Plusieurs des petites tribus qui n'ont ni tentes ni chaumières, et sont montés sur des chevaux barbes pleins de feu, et sur de légers dromadaires, parcourent le désert, cherchant à faire

du butin : on les appelle avec raison *Arabes voleurs*. Ils pillent les caravanes, dépouillent les voyageurs et disparaissent avec la rapidité de l'éclair. Leur rencontre est très-fâcheuse pour les caravanes ou les voyageurs isolés. A la vérité ils n'ont pas l'intention de tuer, et ne tuent pas quand on ne fait point de résistance, et qu'on ne refuse pas de payer le tribut qu'ils exigent.

Enfin les Maures forment la plus nombreuse et la principale partie des habitans de l'état d'Alger. Autrefois civilisés lorsqu'ils occupaient l'Espagne et qu'ils en furent chassés, ils sont devenus barbares par l'effet du despotisme tyrannique sous lequel ils se trouvèrent placés. Leur moral et leur physique se sont également dépravés, et tous les vices qui tiennent à l'avarice et à la cruauté semblent s'être réfugiés chez eux. Ils cherchent toujours à cacher leurs richesses, et se privent des jouissances qu'elles pourraient leur procurer; ils ne cessent d'accumuler, et il est rare qu'un père de famille meure sans laisser un trésor à son fils. « On peut trouver quelque excuse à cette manie, dit M. Pananti, dans le cours des actes de violence auxquels les Maures sont exposés de la part de leur gouverneur; ils ont sans cesse la mort et la confiscation devant les yeux; il convient donc qu'ils aient toujours les moyens de se procurer une retraite et de pourvoir à l'existence de leur famille. De là

vient l'usage universel d'enterrer de grosses sommes d'argent.

Ils se servent pour labourer la terre d'une charrue qui ressemble à celle d'Espagne ; il n'y entre pas de fer : ils emploient encore comme en Espagne des chariots à roues formées d'un bloc solide en bois. Les habitans de la campagne apportent au marché des fruits, des légumes, de la paille et d'autres objets dans une espèce de filet placé sur le dos d'un cheval ou d'un mulet. En un mot on retrouve ici beaucoup d'usages espagnols parmi les Maures, ce qui s'explique par l'émigration de ceux qui d'Espagne sont venus en Afrique.

Mettrai-je au nombre des habitans d'Alger les malheureux esclaves que le sort a jetés entre les mains de ces barbares ? Ne jouissant d'aucun droit, privés de la liberté, fondement de tous ceux qui rendent l'existence précieuse, ils n'ont aucun rang dans la société, et sont placés hors de ses limites. On en jugera par ce qu'en dit M. Pananti dans sa *relation*, personne ne les a mieux connus que lui : ces considérations ne sont point déplacées ici.

« Aussitôt qu'un individu est déclaré esclave, dit ce savant Italien, on le dépouille de ses habits, et on le revêt de toile ; on le laisse ordinairement sans souliers ou sans bas, même souvent il est obligé de travailler nu-tête aux ardeurs du soleil d'Afrique. Beaucoup d'esclaves laissent

croître leur barbe en signe de leur désolation, et l'on a peine à concevoir leur malpropreté habituelle. Quelques-uns de ces malheureux sont destinés à faire des cordes ou des voiles pour l'escadre. Ils sont continuellement sous la surveillance de gardiens armés de fouets, et ceux-ci arrachent souvent à leurs victimes de l'argent comme prix d'un adoucissement de rigueur dans l'exercice de leurs devoirs. D'autres esclaves appartiennent à la maison du dey ; beaucoup aussi, achetés au marché par de riches Maures, sont employés aux fonctions les plus viles de la domesticité. Quelques-uns, comme des bêtes de somme, traînent de la pierre et du bois pour les bâtimens publics en construction. Ces derniers pour l'ordinaire sont enchaînés, et l'on peut dire avec raison que de tous les chrétiens ce sont ceux dont le sort est le plus déplorable.

Ce n'est pas assez pour un captif d'avoir à gémir d'un travail excessif et de coups multipliés ; on y ajoute la dérision, l'abus, le mépris, dit le même écrivain, et ces espèces de souffrances sont encore, s'il est possible, plus cruellement senties que les autres. Quand un captif tombe malade à Alger, on croirait que des motifs d'intérêt personnel devraient porter à un peu d'indulgence le propriétaire maure ; mais il n'y a que la charité de l'Espagne qui ait consacré un fonds pour l'établissement d'un petit

hôpital, où l'on reçoit les esclaves chrétiens. Si cet hôpital n'existait pas, on verrait périr dans les rues les esclaves affectés de maladies, et l'humanité souffrante n'obtiendrait aucun secours. Cette bienveillante institution leur permet au moins de mourir en paix; mais il n'existe qu'un seul prêtre pour se rendre auprès du lit des malades, et leur porter les consolations de la religion, dont la plupart se trouvent même privés.

L'état d'Alger offre peu de productions minérales, au moins en exploitation; jusqu'ici le fer et le plomb sont les principaux métaux qu'on y ait découverts. Plusieurs personnes ont avancé que le grand Atlas abondait en or; mais jusqu'à présent rien n'a justifié cette assertion. On trouve en Barbarie diverses espèces de marbre, de jaspe, de porphyre, mais non en grande quantité. Le vermillon est plus abondant, et on l'exploite dans un lieu appelé *Zekker*. Il y a encore dans le voisinage un cristal petit, mais très-transparent, qu'on nomme *salarites*, et le pays environnant renferme une terre savonneuse dont on se sert dans les bains pour blanchir la peau.

Les bords de plusieurs rivières sont couvertes de particules de sel et de nitre: la première de ces substances domine à un tel degré dans le territoire des algériens qu'outre diverses sources d'eau salée et des amas de sel, il y a encore beaucoup d'endroits couverts de cette substance

minérale. Dans le printemps ces champs sont remplis d'eau, et paraissent des lacs; mais quand ils sont desséchés, ils ont l'apparence de marais couverts d'une belle verdure; il en est qui ont un fond dur et épais sans aucun mélange de terre ou de sable, et ce fond est formé d'un lit de sel cristallisé. Le sel qu'on retire à *Arzewe* est clair comme le cristal de roche.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit, en parlant de la Barbarie en général, d'une production abondante sur les côtes d'Alger, et qui est l'objet d'un bon commerce, le corail; nous nous bornerons à en faire connaître le produit dans une de ces dernières années.

Pendant l'hiver de 1820 la pêche du corail n'a été exploitée sur les côtes d'Alger que par trois barques françaises d'Ajaccio; elles ont pêché environ sept cents livres pesant de corail.

Pendant la saison d'été de 1821, c'est-à-dire, depuis le 1^{er} avril jusqu'au 1^{er} octobre, la pêche a été exploitée par trente barques françaises, soixante-dix sardes, trente-neuf toscanes, quatre-vingt-trois napolitaines, dix-neuf siciliennes, en tout deux cent quarante-huit barques, qui ont pris environ quatre-vingt-cinq mille livres pesant de corail, de la valeur approximative de 465,000 piastres fortes, ou 2,400,000 fr.; la répartition a été à l'avantage des Napolitains et des Siciliens. Ces deux cent quarante-huit barques étaient montées par environ deux mille deux cent

soixante-quatorze hommes d'équipage, et portaient deux mille vingt-trois tonneaux : la pêche s'est étendue depuis Calle-Traverse, en-deçà du cap Rose, jusqu'au cap Roux, et par conséquent dans la prolongation des eaux appartenant à la France. Les corailleurs ont abandonné le golfe de Bonne et celui de Nova, sans doute comme moins productifs. Passons aux productions végétales.

La chaleur et l'humidité qui règnent en Barbarie leur donnent un degré de vigueur et de magnificence qu'on ne leur trouve pas en Europe.

Quoique les céréales y soient abondantes, les basses classes du peuple se nourrissent principalement d'orge : cependant le froment et le blé d'Inde offrent de riches récoltes ; la première de ces productions est même l'objet d'un commerce considérable, et il s'en fait de grandes exportations dans l'étranger, surtout dans les ports d'Italie et de France. On estime qu'on peut tirer d'Alger annuellement au moins cinquante-deux mille *mesures* (à peu près un setier) de froment, onze mille d'orge, cinq à six mille de fèves.

Les vignes ont la plus belle apparence en Barbarie, et croissent jusqu'à une hauteur prodigieuse ; et comme leurs branches se rejoignent, elles forment d'agréables berceaux : leur grosseur est remarquable ; elles sont à leur racine aussi épaisses que l'olivier.

Ce dernier arbre est la production favorite du nord de l'Afrique : le territoire d'Alger en cultive des quantités considérables : mais l'huile qu'on en retire ne passe guère dans le commerce ; elle sert à la consommation et à l'approvisionnement de Constantinople. Les grenades, les oranges, les figes, les châtaignes y sont d'une qualité exquise et en grande quantité.

Un arbre célèbre en Barbarie et peu connu chez nous est le lotus, également vanté par les poètes et les naturalistes. Mais il n'est pas certain que l'arbre qui porte ce nom en Afrique soit la même plante que les anciens ont appelée lotus, et qui était commune en Égypte ; le lotus de Barbarie a plutôt une grande ressemblance avec le jujubier ; la couleur de ce fruit est celle du safran : il mûrit sur l'arbre, et devient de la grosseur des grains de myrte. Les nègres l'appellent *tomberong*, et ils exposent à l'air pendant quelques jours sa partie farineuse, dont ils font une sorte de pain : quand ce fruit est parfaitement sec, ils le pilent dans un mortier ; les parties les plus crues sont séparées de la farine ; en les mêlant avec de l'eau elles forment un breuvage agréable et rafraîchissant.

Le palmier, autre production particulière à ce continent, et qu'on rencontre fréquemment dans le territoire d'Alger, a une écorce beaucoup plus épaisse que tout autre bois solide : il faut trente ans au palmier pour qu'il arrive à sa pleine

maturité ; il porte ensuite pendant soixante ans, et donne chaque année de quinze à vingt bouquets de dattes du poids de plusieurs livres : les dattes pendant qu'elles sont sur l'arbre ont une teinte jaune ; mûres , elles en prennent une rougeâtre ; leur saveur, qui est d'abord aigre comme la pomme à cidre, devient bientôt assez douce.

Dans le territoire d'Alger , c'est sur la ligne des montagnes nommées Jibbel Karkan , aux approches du mont Atlas, qu'on rencontre le plus de palmiers ; mais les plus belles dattes , quoiqu'elles ne soient pas aussi grosses que celles de ce district, sont celles que donnent les terrains sablonneux , et particulièrement le Biledulgerid.

Nous devons dire un mot des animaux domestiques qu'offre l'état d'Alger : les vaches y sont nombreuses , mais plus petites qu'en Europe ; comme les pâturages ne sont pas en suffisante quantité , et sont peu fournis , elles donnent peu de lait. Les chèvres sont encore en plus grand nombre que les vaches ; leur couleur, presque toujours d'un blanc pur , convient beaucoup à l'habillement des Bédouins ; une de ces espèces de chèvres est remarquable par la longueur de sa queue, dont la graisse est excellente pour la friture. Il y a encore une autre race de chèvres aussi haute que le daim de bonne taille ; elle a même quelque ressemblance avec cet animal, excepté que son poil croît aussi long que celui des autres chèvres.

Les ânes sont en Barbarie d'un service général ; c'est la monture du pauvre ; mais là comme ici ces fidèles et patiens animaux n'éprouvent que des duretés en échange des services qu'ils ne cessent de rendre. Leur chair est en grande réputation chez les Maures ; qui sont passionnés pour celle des jeunes ânes, comme on dit qu'on le fut à Rome autrefois. Les mulets sont plus estimés que les chevaux, parce qu'ils ont le pied plus sûr, et portent des fardeaux plus lourds.

Les chevaux de Barbarie seraient comparables à ceux de l'Arabie par leur beauté et la régularité de leurs proportions, si les Maures en prenaient autant de soin que les Arabes du désert. Des chevaux employés au service du pacha restent des jours entiers sellés, les pieds attachés, exposés à l'ardeur du soleil, et la tête pendante qu'ils ne relèvent jamais que pour jeter un inutile regard sur leurs barbares maîtres. A Alger, comme dans le reste de la Barbarie, les chevaux deviennent poussifs de bonne heure, et sont ainsi incapables de servir, bien long-temps avant le temps où ils devraient l'être. Malgré cet inconvénient, le barbe est extrêmement actif, laborieux, et supporte patiemment la fatigue ; pour l'ordinaire encore, il est agile, maigre, affilé et a les membres singulièrement minces.

Jamais le cheval africain ne marche ou trotte ; quand une fois il est en mouvement, son allure est un galop constant ; c'est même pour cela

que le nom de barbe a été donné à cette race. Les chevaux anglais, qui sont supérieurs à tous ceux que l'on connaît, viennent des chevaux barbes; mais ils sont meilleurs pour la course que pour tout autre emploi.

Le chameau est le plus beau don que le ciel ait fait aux peuples de ces contrées; sans lui aucune communication ne subsisterait entre eux; il est appelé *hagi-baba*, c'est-à-dire le père des pèlerins, parce que les caravanes ne sauraient se passer de lui.

Le chameau porte des poids énormes; quelquefois il reçoit sur son dos une famille entière; il voyage constamment à travers les sables; il souffre la faim, la soif, est exposé aux rayons du soleil ardent, et supporte tout cela avec une incomparable douceur.

Quelquefois le chameau est employé à la charrue ou à d'autres travaux d'agriculture, comme le sont en Europe les bœufs et les chevaux; mais en général il sert plutôt comme bête de somme. Le fardeau qu'on lui fait ordinairement porter pèse de cinq cents à mille livres, et jamais il ne dépasse d'une livre ce poids.

Le chameau particulier à la Barbarie est mis fort au-dessus de celui de l'Asie. Les dromadaires (1), dont il y a un petit nombre à Alger,

(1) Le chameau a deux bosses sur le dos; le dromadaire a le dos arqué, et n'a point de bosse.

sont une variété de la même race, mais leur forme est plus élégante que celle du chameau.

De tous les volatiles qu'on rencontre dans l'état d'Alger, nous ne nous arrêterons qu'à l'autruche, si on peut lui donner le nom de volatile. Il y en a un très-grand nombre dans le désert d'Angad, situé à l'ouest entre les états d'Alger et de Maroc; elles sont quelquefois en grandes bandes: dans l'éloignement on les prend pour des troupes de Bédouins, et souvent cette vue inspire des alarmes aux voyageurs. Au commencement de l'hiver, la grande autruche, qu'on nomme l'autruche chameau, perd ses plus belles plumes, que les Arabes s'empressent de ramasser: ces plumes sont l'objet d'un commerce lucratif; elles font partie des marchandises que l'Europe et surtout la France tire de la Barbarie.

Le commerce d'Alger est peu considérable; il est presque tout entre les mains des juifs. Le grain se vend à bas prix, parce qu'aucune partie n'en peut être exportée sans une permission écrite et munie du sceau du dey; une pareille licence est également nécessaire pour pouvoir vendre, au dehors du pays, des haïles, dont on y récolte cependant une grande abondance. On les envoie principalement dans les ports ottomans et surtout à Rosette ou à Damiette en Égypte. Il faut aussi une permission pour embarquer des bêtes à cornes, des moutons et des chèvres.